OPUSCULE
MÉDICO-POLITIQUE
SUR LE CAFÉ.

61894/P

OPUSCULE
MÉDICO-POLITIQUE
SUR LE CAFÉ,

QUESTION.

L'usage habituel du Café est-il avantageux, ou doit-il être mis au rang des choses indifférentes à la conservation de la santé ; peut-il se concilier avec le bien de l'Etat dans l'étendue de l'Empire Français ? est-il enfin nuisible et contraire à tous égards ?

Par M. DE REYNAL, Docteur en Médecine, ancien Médecin en chef des Armées ; ancien Professeur de Médecine clinique ; d'Anatomie ; de Physiologie expérimentale ; de Médecine opératoire ; de Pathologie externe et de maladies des os ; Membre du Comité central de la Société de Médecine du Département de l'Eure, etc. etc.

Laudatur ab his, culpatur ab illis.
HORATII, lib. 1. Sat. 11.

A EVREUX,
de l'Imprimerie de J. J. L. ANCELLE, Imprimeur de la Préfecture et de la Société de médecine.

1813.

Wellcome
Library

OPUSCULE MÉDICO-POLITIQUE SUR LE CAFÉ.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

D'après ce qui a été dit et écrit sur le Cafier et son fruit si célèbre, quelques personnes trouveront peut-être aussi téméraire qu'imprudent de ressusciter une question de laquelle il parait convenu qu'on ne doive plus s'occuper! quelques nombreux que soient mes motifs pour garder le silence, à la tête desquels je dois placer l'insuffisance de mes moyens, l'intérêt public l'emporte sur toutes considérations personnelles, filles de l'égoïsme, et au risque de crier dans le désert, je prends la plume sous l'égide d'une conscience pure, persuadé que si je n'atteins pas mon but, si j'ai erré dans ma manière de voir et de juger, on me saura au moins quelque gré de l'intention. Mon courage à présenter cet Opuscule prend aussi sa source dans les bases sur lesquelles je prétends l'étayer ; mon opinion sur l'usage du Café

n'est pas l'effet de quelques rêveries de cabinet, c'est le résultat de tout ce qui a été dit pour et contre ce fruit, comparé avec ce que mon expérience m'a appris de ses effets sur les différens âges, tempéramens, genre de vie, habitudes, etc. etc. ; ce n'est donc en quelque sorte qu'un résumé des opinions déjà connues sur le Café que j'offre, avec les conséquences qui en doivent nécessairement résulter. Je vais, au défaut de l'élégance du style, m'efforcer d'y mettre clarté, précision, vérité, décence et impartialité.

Avant de commencer ce que j'ose à peine qualifier du nom de mémoire, et pour compléter ces notions préliminaires, je vais rappeler les principales circonstances de l'histoire du Caffier et de ses fruits, je donnerai aussi le résultat des différentes analyses que la Chimie a faites de ces derniers ; d'après ces notions on sentira mieux les vérités répandues dans le corps du mémoire destiné à l'examen de la question proposée, et il sera plus facile d'aprécier à sa juste valeur le bien et le mal qu'on dit du Café, ou qu'on se croit en droit d'en dire.

Le Cafier vient originairement de la haute Ethiopie, où il a été connu de tems immémorial, il y est même encore cultivé avec succès ; son fruit est beaucoup plus gros, un peu plus long, moins vert et presque aussi parfumé que celui qu'on a commencé à recueillir dans l'Arabie heureuse, vers la fin du 15.e siècle, et qui est si réputé aujourd'hui sous le nom de Café Moka. L'arbre qui le produit croît dans le territoire de Bételfagui, ville du royaume d'Yémen, située à dix lieues de la mer rouge, dans un sable aride. On l'y cultive dans une étendue de cinquante lieues de long sur quinze et vingt

de large ; son fruit n'a pas le même degré de perfection partout, celui qui croît sur les lieux élevés est plus petit, plus vert, plus pesant, et généralement plus estimé.

Le Cafier, qui est nommé *Jasminum arabicum laurifolio*, par les Botanistes, s'élève jusqu'à la hauteur de 40 pieds (1), mais sur un tronc dont le diamètre n'excède pas 4 ou 5 pouces. Au rapport de *Valmont de Bomare*, cet arbre porte des branches souples, couvertes d'une écorce blanchâtre, fort fines, ses feuilles sont opposées deux à deux, et rangées de manière qu'une paire fait une croix avec une autre paire : elles ont quelque ressemblance avec celles du laurier ordinaire ; elles sont persistantes (2), luisantes et d'un beau vert au-dessus, pâles en dessous ; elles sont sans odeur et d'une saveur herbacée, ses fleurs sortent des aisselles des feuilles au nombre de 4 ou 5 ; elles sont d'un rouge pâle, odorantes, monopétales (3), infundibuliformes (4), partagées le plus souvent en cinq découpures, comme le jasmin d'Espagne. Le pistil se change en un fruit ou baye molle, verte d'abord, ensuite rouge, et enfin d'un rouge plus obscur lorsqu'elle est dans sa parfaite maturité, de la grosseur d'un bigareau, ayant à son extrémité une espèce d'ombilic ; la chair de ce fruit est mucilagineuse, pâle, d'un goût fade ; elle sert

---

(1) Pour être plus intelligible j'emploierai les dénominations des anciennes mesures et poids, toutes les fois que j'en aurai l'occasion.

(2) Ne tombent pas l'hiver.

(3) D'une seule pièce.

(4) Du latin, *infundibulum*, entonnoir.

d'enveloppe commune à deux coques minces, ovales, étroitement unies par l'endroit où elles se joignent, et qui contiennent chacune une demi fève, ou semence, d'un vert pâle ou jaunâtre, ovale, voutée par le dos, plate du côté opposé, et creusée de ce même côté d'un sillon assez profond : on recueille deux ou trois fois l'année des fruits mûrs et on les fait sécher : on voit en toutes les saisons des fruits, et presque toujours des fleurs, sur le Cafier.

Tel est ce grain si connu sous le nom de Café, et dont les seuls habitans d'Yémen, qui fournissent le Moka, débitent tous les ans pour huit à dix millions ; le marché général est à Bételfagui, où s'achète tout le Café qui doit sortir du pays par terre ; le reste est porté à Moka, qui en est éloigné de 35 lieues, ou dans les ports les plus voisins de Lochia et d'Hodeida. L'exportation totale peut être évaluée à près de treize millions de livres pésant chaque année.

Le Café Moka, ou du Levant, a les fèves plus petites que les autres espèces connues ; lorsqu'elles ont passé au moulin qui les dépouille de la peau fine qui les couvre, elles ont une couleur jaunâtre et de bonne odeur. Il est à propos de remarquer qu'il y a du Café Moka de trois qualités, la meilleure, appelée *bahouri*, est réservée pour le Grand Seigneur et le sérail ; les deux autres, qui sont le *saki* et le *salabi*, se débitent en Arménie, en Perse, en Arabie, sur la côté d'Afrique, dans l'Indostan, aux Maldives et en Europe.

Les Hollandais ont essayé de cultiver le Cafier à Batavia et il y a réussi ; sa semence, qui est plus grosse et plus blanchâtre que le Moka, est connue sous le nom de Café Java ou d'Orient.

Le Café Surinam, colonie hollandaise de l'Amérique, dans la terre ferme, est de couleur verdâtre et de différente grosseur.

L'île de Bourbon, en Afrique, produit un Café blanchâtre, alongé, inodore et bien inférieur à celui d'Arabie. Le Café de la Martinique ou des Iles est encore de moindre qualité, il est verdâtre et il a l'odeur et le goût un peu herbacés.

On appèle Café avarié ou mariné celui qui a été mouillé d'eau de mer dans le transport : de tel endroit qu'il vienne, on n'en fait point de cas à cause de l'âcreté saline, que la torréfaction ne parvient jamais à lui ôter.

L'usage du Café, maintenant répandu dans toute l'Europe, était inconnu dans cette partie du globe avant le 16.e siècle ; c'est aux marchands Vénitiens qu'on en doit l'introduction en Italie. Cet usage passa bientôt en Allemagne, car il y était connu vers le milieu du même siècle. La France tarda bien davantage à tirer parti du Café, soit dans son commerce, soit pour augmenter le luxe des tables. Marseille est la première ville de l'Empire où l'on ait vu de ces semences étrangères en 1644, mais on ne les connut presque point à Paris avant l'année 1669. L'Angleterre fut plus empressée à se procurer ces fèves ; et comme on y apprit la méthode de les employer en décoction, le goût que le public prit pour cette liqueur engagea quelques habitans de Londres à la tenir toujours prête dans des boutiques ouvertes, connues aujourd'hui sous le nom de Café. L'établissement de la plus ancienne date de 1652, dans cette capitale, où l'on en compte maintenant plus de trois mille.

Les premiers Européens qui aient écrit sur l'usage du Café, étaient Médecins. *Léonard Rauwolff* en parle dans la relation de son voyage au levant, qui parut en allemand, à Francfort, en 1582, mais *Prosper Alpini* s'étendit davantage sur cette liqueur dans son livre des plantes de l'Egypte, pays qu'il avait parcouru pendant trois ans, et notamment la partie qui confine à l'Isthme de Suez, lui-même voisin de l'Arabie. Ce Médecin revint en Italie en 1584.

De toutes les boissons qui ont pris faveur, il n'en est point qui se soit plus universellement répandue que le Café ; comme il n'est point de nation qui ne l'ait trouvée à son goût, on la prépare maintenant dans presque toutes les contrées du monde habitable, soit par la décoction dans l'eau, soit par l'infusion des feves rôties et pulvérisées. Je supprimerai comme inutiles des détails sur la manière de faire le Café, qui n'a cependant point toujours été la même dans chacun des pays où l'usage de cette liqueur attrayante est le plus accrédité.

L'usage du Café est tellement répandu dans l'empire Ottoman, qu'il est impossible d'imaginer la consommation qui s'y en fait ; cette consommation n'est pas moindre dans tous les états des Princes de l'Europe, et il serait difficile d'estimer au juste la quantité qu'on y introduit et qu'on y débite. Par un édit qui parut à Berlin, au sujet du Café, il y a plus de 30 ans, le Roi de Prusse fixait à 800,000 écus la dépense annuelle que l'importation de ces feves occasionnait à son peuple. Il serait également très-difficile de fixer même un aperçu des dépenses qu'il coûte à notre France, par-

ticulièrement dans les départemens qui remplacent les anciennes provinces de Flandres et de la Belgique. Etant Médecin de l'armée du nord, voici la notice que me donna un Médecin de Mons, sur la consommation de cette seule ville : les marchands épiciers de Mons vendaient à cette époque (1793) journellement au-delà de trois cents livres de Café brûlé, pour l'usage des habitans qui n'en ont pas chez eux de provision ; de ce chef, voilà plus de 195,000 livres de Café qui se vend annuellement au peuple par petits poids ; mais si l'on ajoute à cette quantité la consommation qu'en font les gens aisés (cette ville étant très-riche) qui l'ont en provision, à quoi peut se monter le nombre des livres de Café qui entre dans cette seule ville, qui n'est que médiocrement grande et moyennement peuplée ? encore n'est-il pas question dans cet aperçu du débit qui se fait dans les cafés ! Si l'on ajoute enfin qu'il n'est pas un village, un hameau, de ces vastes pays, qui sont très-populeux, qui ne fasse un usage habituel et excessif de cette liqueur, il sera vrai de dire que la consommation du Café, dans cette seule partie de l'Empire, est incalculable....

Quand l'usage du Café commença à se répandre, la classe inférieure du peuple fut aussi empressée d'en tâter que les personnes du rang le plus élevé, mais comme elle ne put pas toujours faire face à la dépense que l'usage habituel de cette liqueur entraîne après lui, elle eut recours à différentes expériences sur certains grains et légumes, pour tâcher de trouver un moyen qui lui tint lieu de ces fèves étrangères qu'elle cherchait à remplacer.

Le peuple a employé les haricots blancs rôtis et pul-

vérisés, et il a été d'autant plus flatté de sa découverte que leur décoction approche de celle du Café, tant pour le goût que pour l'odeur, mais ces qualités apparentes ne lui en imposèrent pas long tems, parce qu'il s'apperçut que la nouvelle liqueur nuisait à l'estomac et causait des maux de tête.

Dans la suite des tems, on a trouvé que le seigle brûlé avec une quantité suffisante d'amandes, et bouilli plus long-tems que le Café ordinaire, donnait à l'eau quelque chose du goût, de l'odeur et des qualités de ce dernier ; c'est le Café à la paysanne de *Gaspart Neumann*, Médecin de Berlin, mort en 1737. *Friedel*, autre Médecin allemand, a proposé un Café fait avec parties égales d'amandes douces et amères qu'il rôtissait, après en avoir ôté la peau ; mais la liqueur qui résulte de ce mélange dans l'eau approche si peu des qualités du Café, que bien loin de flatter le goût et ses passions, elle semble avoir été inventée pour corriger l'habitude d'en prendre, par l'aversion qu'elle inspire.

On a encore imaginé différens autres moyens pour remplacer le Café, celui qui a le mieux réussi est la racine de chicorée, préparée par les procédés connus, et employée en guise de Café, en la mêlant par moitié avec lui.

Les marchands qui vendent en débit le Café brûlé, passent un peu de beure dans la poële, afin de rendre aux semences surannées une partie du goût qu'elles ont perdu par la vétusté ; cette pratique est condamnable à tous égards, mais ceux de ces marchands qui torréfient de bonnes fèves avec une addition de cassonade, n'altèrent point la qualité du Café, au contraire,

le caramel qui se forme à la surface des grains et les enduit d'une croûte mince, sert de barrière aux principes les plus volatils qui s'échappent si abondamment lorsqu'on brûle le Café sans employer cet expédient utile, je dis utile, car il l'est encore aux marchands, parce que la cassonade fait poids dans le débit, et qu'elle ne coûte pas autant que le Café, qui souffre d'ailleurs moins de perdition dans le rotissoir.

Après cet exposé succinct de l'histoire du Café, il est nécessaire de passer à l'analyse de ses principes, puisqu'on ne peut apprécier leurs effets sur le corps de l'homme sans connaître les propriétés dépendantes de leur nature ; ce sont les conséquences qui résultent de ce détail qui viennent à l'appui de l'opinion qu'on doit se former sur l'usage habituel du Café.

La plus simple de toutes les expériences qu'on puisse faire pour juger de la qualité du principe dominant dans le Café, est celle qui se répète tous les jours, lorsqu'on en brûle les semences à feu nud. Leur huile volatilisée par la chaleur, s'élève au travers des ouvertures que laisse la poële la mieux fermée, frappe désagréablement les yeux qu'elle irrite par son âcreté, et plus désagréablement encore les poumons qu'elle agace par une toux importune, à laquelle se joint bientôt l'oppression la plus violente, si l'on ne s'empresse de respirer un nouvel air. Gardons-nous d'attribuer ces accidens aux vapeurs des matières combustibles qui échauffent la poële, c'est dans la nature de celle qui s'élève du Café brûlé qu'il faut en chercher la cause. La torréfaction développe l'huile de ces fèves étrangères en si grande abondance que le papier sur lequel on les

jette au sortir du tambour, ne tarde pas à en être imbibé.

Tout simple que soit ce procédé, il prouve évidemment que le Café abonde en huile ; or il est connu en chimie que toutes les substances végétales qui en contiennent, prennent l'odeur du brûlé lorsqu'elles subissent l'action d'une chaleur vive, surtout dans les vaisseaux clos. Cette odeur est même tellement propre aux huiles brûlées, qu'aucun corps n'est susceptible de la contracter qu'autant qu'il est huileux. Il est vrai que la teinture du Cafe rôti ne frappe point le goût ou l'odorat que par une qualité manifestement enpyreumatique, puisqu'on boit cette liqueur avec plaisir ; cependant il n'est pas possible que le degré de torréfaction que les fèves ont subi dans un tambour exposé au feu nud, n'ait changé le caractère de leur huile ; en effet elle n'a pu s'élever et se volatiliser par la chaleur, sans être altérée, c'est-à-dire, sans perdre la qualité douce et onctueuse des huiles grasses ; semblables au beure dont cette qualité fait tout le mérite, elle a roussi ou bruni au feu, et tout ainsi que le beure qui a éprouvé un degré de chaleur trop vif ou trop long-tems continué, elle fait sur l'organe du goût une sensation qu'on ne trouve agréable que par la raison qu'elle est excitée par un principe acrimonieux. En convenant que l'huile du Café n'a point pris dans la poêle un caractère tout-à-fait enpyreumatique, je suis éloigné de croire qu'elle ne s'y soit pas assez dénaturée pour devenir nuisible, mais comme il ne s'agit point de donner ici les preuves de cette assertion, je passe à l'exposé des analyses qu'on a faites du Café, me réservant de voir en son tems si l'on peut en conclure quelque chose de plus favorable.

Suivant *Geoffroy* (1) on a retiré de trois livres de Café cru, distilé par la retorte :

4 onces 5 gros et demi de phlegme limpide, inodore et presque insipide ; 2 onces 5 gros et 18 grains de liqueur aigrelette, d'un goût tant soit peu apre ; 12 onces 3 gros 48 grains d'une liqueur, soit acide, soit d'une âcreté alcaline, d'une odeur enpyreumatique et d'un goût amer ; 8 onces 2 gros 66 grains d'huile épaisse qui approchait de la consistance de la graisse.

La masse qui s'est trouvée dans la retorte pesait 11 onces 1 gros, et cette masse ayant été calcinée pendant 33 heures, a donné :

1 once 5 gros 15 grains de cendre brune, de laquelle on a retiré, par la lixivation : 1 once 40 grains de sel alkali fixe.

On a perdu 8 onces 6 gros 12 grains pendant la distilation, et 9 onces 3 gros 57 grains par la calcination. Dans ce travail comme dans le suivant, chaque livre était de 16 onces et chaque gros de 72 grains.

L'Académie royale des sciences de Paris a fait une autre épreuve, elle a soumis à l'analyse le Café préparé par l'ébulition dans l'eau : trois livres de feves duement torréfiées ont diminué d'un quart ; les 2 livres et 4 onces qui restaient ont été mises en poudre, et on les a fait bouillir légèrement dans 72 livres d'eau claire ; la décoction ayant déposé son marc, elle en fut séparée par inclination, et ensuite distilée lentement au bain-marie ; on a obtenu :

---

(1) Traité de Matière Médicale.

60 livres 9 onces d'une liqueur limpide, d'abord insipide, puis aigrelette, enfin d'une acidité assez forte.

La masse restée dans l'alambic ayant été réduite en consistance solide pesait 17 onces 2 gros ; cet extrait distilé par la retorte a donné :

5 onces 1 gros 60 grains de liqueur acide, 2 onces 3 gros 30 grains d'une liqueur âcre et alkaline, avec une certaine portion de sel volatil de même nature ; une onze 5 gros 42 grains d'huile épaisse.

La masse restante était noire, légère, spongieuse, et pesait 4 onces 36 grains, on la calcina pendant onze heures et plus, soit au feu de réverbère, soit dans un creuset, et elle demeura toujours noire ; elle donna de la fumée et de la flamme pendant tout le tems de la calcination, et se trouva enfin réduite au poids de 1 once 3 gros. Traitée alors par la lixivation, on en obtint 7 gros 70 grains de sel alkali fixe, qui avait l'odeur et le goût du soufre.

Il y a eu 3 onces 6 gros 48 grains de perte par la distilation à la retorte, et 2 onces 5 gros 36 grains par la calcination.

De cet analyse de la teinture de café, il résulte qu'une demi once de fèves torréfiées contient :

1 gros 68 grains d'extrait épais ; 50 grains environ de sel acide ; 8 grains de sel volatil alkali ; 13 grains d'huile d'une consistance presque égale à celle de la graisse ; 8 grains de sel fixe ; et 4 grains de terre inerte.

Et delà M. *Geoffroy* conclut que les semences de Café brûlé doivent leur énergie principale à une huile grasse enpyreumatique, mais fort raréfiées par le mé-

lange des particules ignées qu'elle a reçues dans son sein pendant la torréfaction, énergie qui est d'autant plus active qu'une combinaison assez notable de sel volatil acrimonieux en augmente les effets.

On peut remarquer ici qu'une seule tasse de Café contient tous ces principes, puisque la plupart des gens aisés n'y employent pas moins d'une demi once de fèves pour que la teinture soit à leur goût. Je m'arrête, car ce serait trop me presser que de tirer maintenant, de cette analyse, des conséquences favorables ou désavantageuses à la liqueur dont l'usage a percé dans toutes les classes de la Société. Il est vrai que l'analyse doit entrer pour quelque chose dans l'examen auquel va être soumise cette liqueur ; mais la constitution particulière des personnes qui se font une habitude journalière d'en boire, augmente, accélère ou diminue les effets dont on la croit coupable, l'impartialité demande donc qu'on renvoie la décision de la question proposée au tribunal de la raison et de l'expérience.

Je ne serai pas long dans l'exposition des motifs qui doivent porter ces deux juges à se décider pour ou contre l'usage habituel du Café. La cause de cette liqueur demande à être instruite le plus sommairement possible, afin de ne pas rendre volumineux le mémoire qui en contient les détails, et de mettre ainsi toutes les classes de la société à même d'en prendre connaissance. Je suis loin de l'intention de laisser courir ma plume au gré d'un amour-propre qui ne m'est pas permis, et que d'ailleurs, une production aussi mince que celle-ci ne peut guère flatter ; l'intérêt public est le seul objet que j'aie en vue, le remplir est toute mon ambition.

Examen de la question.

Depuis le tems que le Café est connu en Europe, et que l'habitude d'en prendre est passée dans toutes les conditions, on n'aurait point vu son usage si généralement répandu s'il n'eût jamais produit que de mauvais effets. Les hommes, ennemis des choses qu'ils savent leur être nuisibles, auraient bientôt proscrit cette boisson étrangère, et l'auraisnt reléguée chez les peuples qui leur en avaient donné la connaissance, s'ils eussent observé qu'elle était toujours dangereuse. Mais d'un autre côté, si cette boisson était constamment salutaire, si elle était même indifférente à tous les tempéramens, on ne verrait pas tant de gens déclamer contre elle, après en avoir été les plus zélés partisans; des auteurs également recommandables par leurs profondes connaissances et par leur impartialité, ont condamné formellement le Café, en ont proscrit l'usage, même le plus modéré, et l'ont mis au nombre de ces abus destructeurs qui dégradent sourdement la force de l'espèce humaine.

Mais contre cet arrêt de proscription s'élève le cri général de toutes les nations policées qui ont adopté l'usage du Café; dans ce conflit d'opinions de quelques-uns contre le plus grand nombre, quel parti prendre? J'ai d'abord pensé qu'on avait poussé trop loin le doute formé sur les propriétés du Café, mais la réflexion m'a convaincu que la boisson qu'on prépare avec ces fèves ne doit point être mise dans la classe des choses indifférentes, c'est-à-dire, qu'elle ne peut être regardée sous ce point de vue à l'égard de tous les tempéramens. Cette façon de penser, que je me propose de développer

avec la plus grande impartialité, est, je crois, assez modérée pour qu'on me la passe. Je ne veux rien cacher de ce qui a été dit pour ou contre ces semences, dont l'usage est si répandu ; pour m'acquitter du devoir que je me suis imposé, je vais passer en revue les opinions des hommes célèbres qui ont contradictoirement parlé de leurs effets, et j'espère que le résultat établira à suffire combien le Café est préjudiciable à la plupart de ceux qui en font usage.

Si d'une part je prête l'oreille à la voix de ceux qui ont étudié la structure du corps humain, l'économie de ses fonctions, l'influence que les végétaux profitables ou nuisibles ont sur le mécanisme qui les entretient, j'entends plusieurs d'entre eux condamner nettement l'usage du Café, et les autres recommander de ne s'y livrer qu'avec modération ; ils en ont donc senti le danger.

Mais lorsque je vois cette boisson hautement préconisée par des hommes également respectables, je ne puis me cacher qu'il faut qu'elle ait de grandes qualités, en bien comme en mal, pour diviser ainsi les esprits.

Si d'abord on fait attention qu'il faut un motif pour tirer les fèves du Café des climats fort éloignés ; pour que des milliers de bras, pour que la terre et l'onde soient occupés à nous en transmettre d'immenses provisions, pour qu'on n'épargne ni soins, ni dépenses, dans la préparation d'une liqueur que toutes les nations ont trouvée délicieuse, on est pres que tenté de croire que ce motif n'est autre que la persuasion où l'on est que cette liqueur est généralement utile et salutaire. Pourrait-on en douter après que ses partisans ont établi en principe que les propriétés principales du Café dé-

pendent d'un extrait gommeux imprégné de parties huileuses, fixes et volatiles, sensibles à la vue et au goût, qui se dégagent des semences qu'on fait rôtir, et qui se combinent avec l'eau pendant l'infusion ou la décoction : suivant eux, le Café tient de la vertu délayante de l'eau chaude, possède les qualités émolientes et modérément nourrissantes des substances farineuses, aiguillonne les fibres et réveille les esprits animaux par son activité volatile, comme un savon naturel résultant de l'union de ses molécules huileuses et salines, dont la propriété résolutive et détersive se communique à la masse du sang, au moyen de l'eau qui en est chargée ; et delà ils concluent que le Café fortifie l'estomac, anime, favorise et accélère la coction des alimens, appaise la chaleur qui accompagne l'indigestion, aiguise l'esprit, chasse la mélancolie, éloigne le sommeil, dissout les humeurs épaisses, contribue à l'apparition des règles, fait couler les urines, rend le ventre plus libre, augmente le mouvement intestin du sang, dissipe les maux de tête qui naissent de la congestion de ce liquide, et contribue à la détourner vers les parties inférieures et moins nobles.

Je ne m'attacherai point à distinguer ce qu'il y a de vrai d'avec ce qu'il y a de faux dans ces assertions ; les auteurs les plus modérés dans l'éloge qu'ils font du Café, en disent assez de bien sans qu'il soit nécessaire de recourir à l'exagération.

Philippe-Sylvestre Dufour, marchand droguiste de Lyon, à qui *Jacques Spon*, Médecin de la même ville, communiquait ses lumières et prêtait sa plume, dit que ces fèves fortifient l'estomac, dessèchent les humidités du corps, qu'elles sont apéritives ; qu'elles

rabattent les vapeurs qui montent au cerveau, éveillent et produisent quantité d'autres bons effets.

Prosper Alpini attribue au Café une vertu désobstruante ; *Baglivi* le regarde comme un s cret infaillible pour dissiper cette espèce de mal de tête qui vient du défaut de digestion, et qui se fait sentir quelques heures après le dîner.

Nicolas Lefebvre, ce Chimiste français qui a soumis tant de corps à l'analyse, ne doute point que le sel volatil du Café ne soit propre à lever les obstructions du cerveau, à dessécher l'humidité superflue de cet organe, à établir l'élasticité de ses membranes et de ses vaisseaux affaiblis. Presque tous ceux qui ont vanté l'usage de cette boisson ont tenu le même langage, sans trop réfléchir que les meilleures choses ne sont pas telles pour tous les individus ; on pourrait avoir eu quelque raison de dire que le Café convient, en certains tems, aux personnes replettes, et à celles dont les liquides épaissis par la stagnation circulent lentement ; mais toutes les personnes qui font un usage journalier du Café sont-elles dans l'un ou l'autre de ces cas ? celles que la maigreur défigure, que la bile échauffe, que la dissolution ou l'acrimonie des humeurs incommode, que l'hypocondriacisme ou l'hystéricisme tourmente, peuvent-elles impunément se livrer à cette boisson ? les femmes qui sont sujètes à faire des fausses couches, celles qui perdent trop par leurs règles, les femmes enceintes, les nourrices, en général les personnes qui ont le genre nerveux mobile et délicat, qui sont hémorroïdaires, qui ont de la disposition aux hémorragies ou aux maladies cutanées, ne doivent-elles pas renoncer au Café pour toujours ? Oui sans doute, et à ce

compte, voilà la moitié de la société dans le cas de l'interdiction. Un penchant flatteur, contracté par l'habitude, les emporte, il est vrai, vers cette liqueur attrayante que leurs aïeux n'ont point connue, mais les partisans du Café jouissent-ils de cette vigueur mâle qu'avaient leurs pères ? l'abus qu'on en fait a tellement altéré la force du peuple, que les maladies nerveuses lui sont maintenant aussi familières qu'aux personnes élevées dans la molesse et l'opulence ; et il est d'observation que dans les contrées où on abuse le plus de l'usage de cette liqueur, les femmes, même de la dernière classe, y sont attaquées de vapeurs, y dépérissent par les pertes blanches, y sont sujètes à des maladies bilieuses qui y exercent constamment leurs ravages et emportent chaque année un grand nombre devictimes, sans qu'on puisse attribuer ces malheurs à d'autres causes qu'au Café, puisque les différens désordres ont une marche en raison directe du plus ou moins d'usage qu'on fait de cette liqueur.

Ces désastres ne présentent rien d'étonnant, ils sont les suites nécessaires de l'abus qu'on condamne ; en effet, l'usage fréquent du Café occasionnent les dissipations des parties les plus spiritueuses du sang, jette les sulfureuses en dissolution, développe l'âcreté des salines, et les met en trouble et en mouvement : doit-on s'étonner après cela de voir les complexions les plus fortes se détériorer, et le nombre des délicates accroître sensiblement chaque année ? il est vrai que l'excès du Café n'est pas le seul qu'on soit en droit de reprocher à notre siècle ; la dépravation des mœurs en est un autre qui amoindrit la constitution de l'espèce humaine, et qui nous donne déjà assez fréquemment des vieillards de trente ans.

Les éloges qu'on a faits du Café n'ont pu manquer d'être bien reçus du public, le goût qu'il avait pris à cette liqueur l'en avait rendu lui-même le panégyriste ; une sorte d'enthousiasme pour les inventions nouvelles a toujours fait marcher l'illusion à côté du jugement que les hommes en ont porté dans les premiers momens, il a fallu du tems pour dissiper cette illusion, et pour rendre les oreilles attentives à la voix de la vérité. On s'est d'abord passionné pour le Café dans les pays où l'usage de cette boisson s'était introduite ; tout le monde en appela à son goût, et ce fut sur lui qu'on attribua la preuve des merveilleux effets qu'on lui attribuait ; prévenus par la folle et dangereuse maxime qui séduit au point de croire que ce qu'on aime ne fait pas de mal, les hommes furent long-tems sans s'appercevoir du tort que le Café causait à leur santé, il a fallu que des Médecins élevassent la voix pour détromper le public et lui faire sentir qu'une chose, fut-elle bonne par sa nature, devient toujours mauvaise lorsqu'on ne distingue point les cas et les circonstances qui en interdisent l'usage.

Willis, ce célèbre Praticien de Londres, n'a pas contesté que le Café pouvait être utile dans le traitement de certaines maladies de tête, mais il a ajouté que ce n'était qu'aux personnes d'une constitution froide, dont le sang est aqueux, le cerveau trop humide, et chez qui le mouvement des esprits est faible et languissant ; il a défendu cette boisson à celles qui sont maigres, d'un tempérament bilieux ou mélancolique, dont le sang est soupçonné d'acrimonie, dont le cerveau est disposé aux engorgemens et le systême nerveux trop sensible.

Hoffmann dit que bien des gens ont peine à croire que le Café soit préjudiciable à la santé, parce que non-seulement les Turcs, mais encore les Allemands, ont coutume d'en boire copieusement tous les matins et immédiatement après le repas ; on a cependant, ajoute ce véridique auteur, tant de preuves des effets pernicieux dont cette coutume est suivie, qu'on ne peut plus douter que l'usage fréquent et immodéré de cette liqueur ne soit extrêmement nuisible aux personnes faibles, surtout aux femmes, qu'il jette dans une terrible mobilité de nerfs, que l'accouchement ou la plus légère maladie les fait tomber en langueur et les rend incapables de surmonter les symptômes dont elles sont affligées. Je connais, poursuit-il, quantité de gens à qui l'abus du Café a causé un tremblement de mains ; il en a précipité d'autres dans une insomnie obstinée, a même affaibli leurs sens ; car le Café, ainsi que toute espèce de fèves torréfiées, contient une huile qui bien loin d'être balsamique et salulaire, est manifestement nuisible au genre nerveux, qu'elle prive bientôt de sa force et de sa vigueur.

Frédéric Slare, membre du Collége royal des Médecins de Londres, s'était pris de passion pour le Café, il en fit un usage habituel qui le flatta d'autant plus qu'il ne tarda pas à s'appercevoir que l'étude lui était moins pénible, et qu'il en tirait des fruits conformes à son goût pour les sciences ; mais ce qu'il gagna du côté de l'aptitude aux opérations de l'esprit, altéra tellement sa santé qu'il fut enfin attaqué d'une paralysie, dont il ne put guérir qu'en abandonnant la boisson qui avait fait les délices de sa vie jusqu'à cette fatale époque. Cet auteur rapporte lui-même l'histoire de sa maladie dans

l'épître qu'il a mise à la tête de son apologie du sucre, qui parut en anglais en 1715.

Suivant *Tissot*, c'est au tems de l'introduction du thé et du Café en Europe qu'il faut rapporter la propagation des maladies nerveuses qui désolèrent un si grand nombre de ses habitans. La plupart des femmes et des hommes qui en sont atteints ne peuvent prendre la moindre dose de Café sans éprouver une agitation générale, des palpitations de cœur, et quelquefois une tristesse profonde, même un vrai désespoir, effets diamétralement opposés à celui que ressentent les personnes mieux constituées, lorsqu'elles ont recours à cette liqueur après le repas; le Café aide alors l'estomac à se débarasser plus promptement du travail de la digestion; il dissipe la pesanteur, l'engourdissement, le mal-aise, l'espèce d'ennui qui en est la suite; on ne doit cependant pas se laisser séduire par l'apparence de ces avantages, et se livrer, sous ce prétexte, à son goût pour le Café.

Le célèbre *Tissot* ne se borne point à ce que je viens de transcrire, d'après ce qu'il dit dans son traité des nerfs et de leurs maladies; ce Médecin s'élève avec la même force contre l'abus du Café, dans sa dissertation latine sur la santé des gens de lettres; il y fait d'abord la plus vive sortie contre le thé, qu'il n'aime pas, et n'épargne guère davantage le Café dans la suite du discours. Selon lui, la propriété irritante du dernier affaiblit la vigueur du tempérament, parce que la nature n'en peut pas supporter long-tems l'action sans tomber dans une sorte d'anéantissement dangereux, qui conduit enfin à la langueur et à la mort; tel est le progrès et la suite des maladies nerveuses, lorsqu'on

s'opiniâtre à faire usage des choses qui amoindrissent la force des organes les plus sensibles. Ce principe posé par *Tissot* est incontestable, et c'est sur lui que cet auteur se fonde pour condamner la coutume de prendre journellement du Café; il en relègue sagement les fèves dans les officines des Pharmaciens, et veut qu'on ne les en tire que pour servir de remède dans la pratique de la Médecine. Il n'a pas de peine à convenir que le Café, pris avec précaution, rejouit le cœur, décharge l'estomac de pituite qui l'incommode, rend la tête plus saine, donne de la gaîté à l'esprit et même de la pénétration; mais il prévient les gens de lettres que c'est trop risquer que d'acheter cette pénétration au prix de leur santé; le désir de multiplier leurs connaissances les engage quelquefois à se livrer à de profondes études dans le silence de la nuit, l'esprit fatigué par le travail du jour, s'appesantit sur les livres, on cherche à l'éguiser, et pour lutter plus efficacement contre les dispositions au sommeil, qui l'engourdissent encore, on a recours au Café, et l'on se félicite d'en avoir tiré plus d'aptitude au développement des idées; n'est-ce pas s'exposer à un danger évident, pour courir après un avantage souvent incertain? ne peut-on avoir de l'esprit sans prendre du Café? *Homère*, *Thucidide*, *Socrate*, *Platon*, *Xénophon*, *Lucrèce*, *Virgile*, *Ovide*, *Horace*, *Pétrone*, etc. etc., en prenaient-ils? Cependant les anciens nous surpassaient autant par la sublimité de leur génie que nous les surpassons par les connaissances expérimentales que nous avons acquises dans la physique.

Van Swieten ne se récrie pas moins contre l'usage de prendre plusieurs fois le jour, tantôt du thé, tantôt

du Café ; il avait été bien à même d'en observer les suites funestes, pendant son séjour en Hollande, où cette coutume est si abusive et si répandue, surtout parmi les personnes du sexe. C'est de ce régime qu'il tire les raisons qui rendent aujourd'hui, dans tous les pays qui l'ont adopté, les pâles couleurs si communes, les fleurs blanches si rebelles au traitement le plus méthodique, l'avortement si fréquent, les fausses couches si mauvaises, les affections nerveuses si générales, etc.

Un Professeur de la faculté de Médecine d'Avignon (M. *Calvet*), proposa, en 1762, la question si l'usage journalier du Café est capable de nuire à la santé et d'abréger la vie? il se décida pour l'affirmative dans la plupart des cas ; il se récrie même avec tant de force contre l'abus de cette liqueur asiatique, qu'il ne balance point d'appliquer au Cafier les malédictions qu'*Horace* a lancés dans la dixième ode du second livre, contre l'arbre dont il avait manqué d'être écrasé :

Ille et ne fasto te posuit die
Quicumque primùm, et sacrilega manu
Produxit, arbos, in nepotum
Perniciem, opprobriumque pagi :

L'expression est vive, mais M. *Calvet* n'y trouve rien de trop, car il prétend qu'à l'exception de quelques circonstances particulières, l'usage habituel du Café ne peut être que très nuisible, puisqu'en distendant ou en d'esséchant les parties solides du corps humain, en augmentant le mouvement et l'acrimonie de ses humeurs, en les épaississant par la dissipation de leurs principes les plus volatils, il doit nécessaire-

ment occasionner différentes maladies, conformément à la disposition du sujet, multiplier même le nombre de celles qui n'étaient si rares autrefois que par la raison que la cause qui les rend si fréquentes aujourd'hui n'existait point encore.

Voilà assez d'autorité pour et contre, si l'on doute de quel côté la balance doit pencher, qu'on ait recours aux analyses qu'on a faites du Café, et comme leur résultat n'est guère favorable à cette liqueur, on ne tardera pas à la condamner ouvertement ; en effet, c'est d'une huile qui a été rendue presque enpyneumatique par la torréfaction, que vient en bonne partie le goût séduisant que ces fèves communiquent à l'eau pendant l'infusion ou l'ébullition ; l'extrait du Café qui est chargé de cette huile n'a point de peine à se dissoudre dans l'eau, et si ce liquide reçoit encore dans son sein la portion d'huile surabondante, c'est que le sel des fèves la rend miscible avec lui.

L'expérience fait voir que notre palais rebute bientôt les choses qui n'ont qu'une saveur fade, et qu'il est plus flatté par celles qui l'agacent sans trop l'irriter. Le beure tout simplement fondu n'a point un goût bien attrayant, nos organes s'y refusent à raison de la monotonie des sensations ; mais lorsque le beure est plus ou moins brun, il rend les sauces piquantes et varie les impressions qu'elles font sur la langue ; de même la décoction du Café non brûlé n'engage personne à en continuer l'usage, pendant que celles des feves rôties se fait souhaiter par le parfum qui annonce les qualités relevées dont ses partisans font leurs délices. J'ai comparé le beure au Café, parce que l'un et l'autre contractent manifestement une odeur d'empyreume dès

qu'ils sont exposés à l'action d'un feu trop vif ou trop long-tems continué, et que cette odeur n'a rien de disgracieux quand on sait en ménager la force par la graduation ou la durée de l'agent qui change la nature de l'huile de ces substances.

De tout ceci il est aisé de conclure que la torréfaction donne aux principes graisseux du Café une acrimonie qui flatte le goût, mais qui doit être mise au rang des choses qu'un long usage ne peut manquer de rendre nuisibles. Cette raison me parait suffisante pour désabuser les partisans de cette boisson, et leur faire voir que si elle est quelquefois salutaire, l'habitude d'en prendre tous les jours ne doit être que préjudiciable; d'ailleurs comme je n'ai rien caché des bons effets qu'on attribue au Café, et que j'en ai exposé les mauvais avec une impartialité d'autant plus équitable qu'elle est exempte de prévention, je ne crois pas qu'il puisse rester de doute sur la décision négative du premier membre de la question proposée; cependant cette idée ne me rassure pas encore, je crains de ne pas avoir assez appuyé sur les preuves qui doivent faire revenir les partisans de cette liqueur de leur dangereuse prévention, je vais donc la considérer sous trois rapports différens : comme agréable, comme utile et comme pernicieuse, c'est-à-dire comme assaisonnement des repas, comme médicament et comme une espèce de poison à certains égards et pour certaines personnes. Que ce terme n'effraye point, ou plutôt qu'on ne s'imagine pas qu'il n'est employé ici que pour intimider; on appelle poison, non-seulement ce qui détruit tout-à coup les principes de la vie, mais encore ce qui les altère, ralentit leur jeu, affaiblit leur mécanisme, en

un mot, ce qui cause un désordre dans l'économie animale et qui en trouble les fonctions ; c'est dans ce sens que les drogues trop échauffantes, que les médicamens pris sans précaution et à contre tems, les alimens même qui ont un principe trop actif peuvent être mis au rang des poisons lents, dont il ne faut user qu'avec la plus extrême circonspection.

Le Café devient souvent salutaire aux personnes grasses et replettes, à ceux qui sont exposés à se trouver habituellement à de bonnes tables, à ceux dont la sobriété n'est pas la vertu dominante, en un mot, à tous ceux dont le tempérament robuste est à l'épreuve des liqueurs spiritueuses et en état de résister au choc des assaisonnemens les plus irritans ; pour tous ceux-là le Café est un complément de repas, une prolongation de plaisir, un agent subtil qui réveille leur esprit appesanti par la surcharge de l'estomac, et qui dissipe les vapeurs fuligineuses des vins et des autres liqueurs qui ébranlent la fermeté de la tête. On pourrait leur dire cependant que le Café est pour eux un piége séduisant, qu'il les trompe en les entretenant dans leur intempérance journalière, dont rien n'est capable de prévenir les mauvaises suites, que le changement de régime ; ne vaudrait-il pas mieux faire chaque jour un repas frugal, que d'être obligé d'emprunter des forces étrangères pour réparer l'abus qu'on fait des alimens, ou pour en diminuer le danger ? S'il était bien certain qu'on puisse toujours obtenir ces effets, on risquerait moins de rendre la nature dépendante de l'art, mais comme elle perd indubitablement son activité, soit par les erreurs du régime, soit par l'expédient auquel on a recours pour en détourner les suites fâcheuses,

on doit craindre l'avenir et s'assurer que le tems arrivera où les ressources les plus efficaces seront impuissantes pour la rétablir ; cette affreuse perspective ne devrait-elle pas dissiper l'illusion qui rend tant d'hommes esclaves de l'habitude ? les excès de table et les remèdes qu'on croit y apporter, font vieillir une infinité de gens avant l'âge, et les conduisent à la mort par de longues infirmités.

Voyons maintenant de quelle utilité peut être le Café, et à quel titre on l'a rangé dans la classe des médicamens : pour le considérer sous ce point de vue, il est nécessaire de passer encore à l'énumération des bons effets qu'on lui attribue. Son usage, dit-on, est propre à délasser les membres fatigués par des exercices laborieux, en restituant au sang les esprits dont il est trop dépourvu, il purge les restes des mauvais levains d'une digestion imparfaite, il ranime le jeu de la circulation, il rend aux nerfs relâchés une partie de leur ressort, et produit comme artificiellement ce que la nature fait beaucoup mieux et plus constamment par elle-même dans ceux qui jouissent d'une santé parfaite ; il dissipe la disposition aux affections soporeuses qui est causée par le trop grand épaississement des humeurs ; il est utile aux tempéramens pituiteux, en corrigeant la froideur et la crudité des humeurs visqueuses ; il rend à l'esprit sa gaîté, au corps son agilité, aux liquides leur légèreté, au suc nerveux sa subtilité ; il facilite la transpiration ; il fait évaporer les humidités superflues ; il relève le ton d'un estomac refroidi et trop languissant, donne de l'activité aux digestions laborieuses ; il soutient les gens de lettres dans leurs études, pourvu qu'ils n'aient pas déjà les nerfs attaqués.

On n'a déjà que trop flatté la passion que la plupart des gens de lettres ont pour le Café, en leur disant que cette liqueur réveille les esprits animaux, fait éclore les pensées, et met de l'ordre, de la clarté, de la netteté dans les idées ; si l'on en croit les éternels apologistes du Café, c'est à lui qu'on doit le développement du génie et les admirables productions qui sortent de la tête des savans ; tels ouvrages, suivant eux, n'eussent jamais vu le jour sans l'usage familier de cette boisson ; c'est elle encore qui donne de la véhémence aux orateurs, de la force dans le discours, de l'élévation dans les pensées, qui dissipe l'engourdissement de l'imagination, qui ranime la mémoire prête à s'éteindre.

Mais qu'on ne s'y trompe pas, le Café ne procure point toujours également les bons effets qu'on lui attribue : il les produit plus sûrement en un tems qu'en un autre, par exemple, en hiver qu'en été, dans un tems froid et humide, que dans un tems chaud et sec, plus parfaitement à l'égard de certaines constitutions qu'à l'égard des autres ; aussi convient-il mieux aux tempéramens froids et mélancoliques qu'aux sanguins, aux phlégmatiques, qu'aux bilieux ; aux personnes grasses qu'à ce es qui sont maigres ; aux gens sédentaires, qu'à ceux qui mènent une vie active et qui sont toujours en mouvement ; à ceux qui s'adonnent aux travaux de l'esprit, qu'à ceux qui s'occupent aux exercices du corps ; aux personnes sérieuses ou dominées par le chagrin, qu'à celles qui sont gaies et qui jouissent de toute la sérénité dont l'homme est capable.

De ce qui vient d'être dit il résulte : qui si la facilité des fonctions de l'ame est relative à la constitution de nos organes, si le jeu de ceux-ci dépend de la qua-

lité du sang, des humeurs et du fluide nerveux, si le bon état des parties liquides de notre corps et le ressort des solides dépendent de la qualité des alimens et de leur parfaite digestion, on peut assurer que le bon effet du Café dépend à son tour du plus ou du moins de disposition favorable qu'il trouve, soit dans la température de l'air que nous respirons, soit par rapport à nos passions et aux fonctions de notre état. Si donc le Café rencontre en nous, ou dans les circonstances auxquelles nous sommes exposés, des obstacles invincibles aux effets salutaires qu'il devrait produire, des dispositions qui en interdisent absolument l'usage, alors il change de nature à notre égard, toutes ses bonnes qualités disparaissent et participent à notre dépravation naturelle, il agrave certaines maladies ou les fait naître, redouble leurs accès et les rend incurables; tout au moins, s'il ne nous est pas profitable il nous sera nuisible, parce que, dans les cas posés, il ne peut être indifférent.

Il résulte encore évidemment qu'il importe d'avoir la plus grande circonspection dans l'usage du Café, à cause des effets funestes qu'il peut produire et qu'il ne produit que trop souvent; d'ailleurs il y a beaucoup à rabattre sur les avantages qu'on lui attribue; pour quelques individus privilégiés à qui il ne fait ni bien ni mal, il y en a tant d'autres dont il empoisonne les jours par un assemblage d'infirmités, que le parti le plus sûr serait de renoncer à cette liqueur; quelque utile qu'elle puisse être à certains égards, il y a tant de circonstances critiques qu'il faut savoir démêler pour se conduire sagement dans l'usage du Café, qu'on ne peut mettre en doute que l'habitude si répandue d'en

prendre journellement ne soit un véritable abus ; qui doit presque exclure ces semences de la classe des choses qu'on peut employer comme remède en certaines occasions, à moins que les personnes sensées ne veuillent consulter leur Médecin sur cet article, comme elles le font sur tant d'autres qui ne sont point aussi importans.

Considérons-le maintenant comme nuisible : on a déjà dit que les tempéramens auxquels le Café ne convient pas, sont les sanguins, en qui le sang excité par une trop grande effervescence se porte violemment au cerveau ; ceux qu'une bile ardente et allumée dispose aux insomnies, à l'inflammation ; les colériques dont il augmente l'impétuosité ; ceux qui sont travaillés par de vives passions, qui se livrent à la molesse et sont susceptibles de volupté ; ceux qui sont énervés par un travail d'esprit long et opiniâtre ; enfin ceux qu'une imagination trop exaltée semble menacer d'accès de délire ou de folie.

Quant à ses qualités intrinsèques, le Café étant par lui-même irritant, échauffant et dessicatif, s'il trouve trop peu d'humidité dans le corps, il augmentera la sécheresse de sa constitution, l'érétisme des solides, la rigidité des fibres, l'épuisement de la lymphe dans un sang déjà desséché, il occasionnera peu à peu une inflammation générale. Dans tel sujet, il augmentera les obstructions déjà formées ; dans celui-ci, il tarira la source des sucs nourriciers qui commençaient à éprouver quelque épuisement ; dans celui-là, il irritera la poitrine et y excitera une toux convulsive ; ici, il causera des spasmes dangereux ; là, il troublera les secrétions ; en un mot, rien n'est plus propre que lui à ouvrir la porte aux affections nerveuses.

Ce qui doit faire mettre une réserve bien grande dans l'usage du Café, c'est qu'il est tellement singulier dans ses effets, que les mauvais marchent à côté des bons, et que la ligne qui les sépare est quelquefois imperceptible. Il augmente la transpiration, mais il la pousse à tel excès pendant les chaleurs, qu'en occasionnant une trop grande évaporation des parties aqueuses, sulfureuses et salines du sang, il en diminue la fluidité et le dispose aux engorgemens ; il ranime les esprits animaux ; il facilite le travail des gens de lettres, mais il les met dans le cas de faire une dépense si ruineuse de ces mêmes esprits, qu'il leur fait souvent payer bien cher leurs courtes jouissances ; il relève le ton des nerfs de l'estomac, mais il jette ces organes dans la crispation, surtout chez ceux qui, par l'inconduite de leur jeunesse en bien comme en mal, ont contracté une faiblesse habituelle dans le genre nerveux. Il augmente le ressort des parties solides, mais il nuit aux personnes tombées dans l'irritabilité par de grandes études ou de longues contentions : semblables à un arc qui se relâche et perd son ressort parce qu'il a été trop tendu, ces parties perdent d'autant plus d'élasticité, que l'usage habituel du Café en diminue journellement la force par la continuité de ces effets. Cette liqueur nuit encore à ceux en qui les digestions imparfaites et souvent réitérées ont formé des congestions de mauvais sucs dans les viscères, à moins qu'on n'ait auparavant détruit cette cause de maladie, et qu'on n'ait rétabli les organes dans leur état naturel. Elle nuit également à ceux dont la bile ardente est le germe des passions orageuses qui troublent la sérénité de l'esprit ; à ceux dont la chaleur interne cause des concrétions dans les humeurs, en

développe les principes acrimonieux, ou desséche les parties solides contre le vœu de la nature qui les voudrait tous souples et flexibles.

Dans les enfans, le Café épuise, pervertit les sucs nourriciers, et nuit ainsi aux progrès de la croissance. Dans la jeunesse, il peut agiter l'ame et réveiller des sensations d'autant plus dangereuses que l'inexpérience de l'homme, dans ce printems de la vie, ne le rend que trop aisément esclave des sens. Dans l'âge mûr, où les soins de la fortune et l'embarras des affaires tiennent l'esprit toujours en haleine, il cause souvent de grandes insomnies, empêche conséquemment de réparer, par le repos de la nuit, les pertes occasionnées par les travaux du jour. Dans la vieillesse, il augmente quelquefois la consomption de la rosée gélatineuse qui éloigne le desséchement, et précipite l'extinction de la chaleur naturelle à force de la réveiller. Il peut donc nuire à tout âge, et n'est proprement nécessaire à aucun.

Mais consultons l'expérience qui, en ce genre, est le guide le plus sûr, et voyons quelles preuves on peut en tirer en faveur ou au désavantage du Café ; si l'on considère le monde depuis la durée de son existence, n'est-on pas en droit de demander si les hommes vivaient moins lorsqu'ils ignoraient l'usage de cette liqueur ? s'ils étaient moins robustes ? si, depuis que cet usage est devenu familier, ils ont trouvé le secret de prolonger leurs jours ? s'ils sont plus exempts d'infirmités ? on voit, au contraire, que depuis l'invention du Café, et surtout depuis que les nations de l'Europe en abusent, l'espèce humaine va en dépérissant dans cette partie du globe ; que la force des générations

passées était déjà languissante, que celle des générations présentes l'est encore plus, et que le peu de vigueur de leur consistance présage ouvertement la détérioration future du tempérament de nos neveux.

Ceux qui ignorent l'usage du Café, ou qui savent s'en passer, ne sont guère exposés à cette foule de symptômes que les maladies nerveuses entraînent après elle ; forts et robustes, ils sont en état de supporter le travail du corps et de se plonger dans les méditations les plus contentieuses ; sains de corps et d'esprit, ils ne connaissent d'autres maladies que celles qui dépendent de la misérable condition de notre nature, et qu'il n'est pas donné à l'homme d'éviter, malgré le régime le plus circonspect ; vigoureux dans le plein de l'âge, ils voient arriver la vieillesse sans s'appercevoir du poids des années, sans même éprouver les maux qui sont le partage ordinaire de celles dont on a épuisé les ressources par anticipation. L'abus du Café contribue non-seulement à la perte de cette vigueur, qui est la compagne inséparable de la bonne santé ; il contribue encore à procurer à ses partisans une vieillesse prématurée, puisqu'il précipite le desséchement des parties solides, et que c'est de lui que viennent les infirmités qui en sont les suites nécessaires.

S'il n'est pas toujours vrai que ceux qui s'abstiennent du Café soient dans l'état qu'on vient de peindre, il est presque démontré par l'expérience que les amateurs passionnés de cette liqueur, sont délicats, infirmes, sujets au tremblement, aux maladies nerveuses, aux embarras du bas-ventre ; donc si le Café ne détruit pas en nous les principes de la vie ; il y consume peu à peu ceux de la vigueur ; et en attaquant les esprits

animaux, la substance même des nerfs, il rend inutiles à la société ceux qui en devraient être le soutien et l'appui. En effet, si l'on permettait aux soldats de s'énerver par cet agréable breuvage, auraient-ils la force de supporter le poids de leurs armes ou la fatigue des exercices et des marches? quels secours la patrie pourrait-elle tirer de pareilles troupes, qui ne seraient propres qu'à se livrer à la discrétion de l'ennemi et à devenir la proie du vainqueur.

Si les artisans et tous ceux qui exercent des professions laborieuses n'étaient de même composés que de délicats accoutumés au Café, on verrait bientôt languir les arts, et les ateliers convertis en autant d'espèces d'hôpitaux; il faudrait inventer de nouveaux moyens de subsistance sans fatigue, se procurer les commodités de la vie sans se déplacer, et priver ainsi le public des secours nécessaires qu'il attend de cette classe de citoyens.

Si les gens de lettres, si les hommes de génie, les beaux esprits, usaient indiscrètement du Café, dans l'espérance d'animer et de faciliter leurs productions, ils ne tarderaient pas à s'appercevoir que c'est aux dépens du corps qu'ils sont venus à bout de mettre au jour les pensées brillantes qui flattent leur amour-propre; ajoutons que les qualités bienfaisantes de cette boisson nous fait illusion dans bien des circonstances et nous cachent le précipice, ce sont des apparences trompeuses qui nous replongent ensuite plus avant dans le sentiment de nos misères; on croit dissiper la pesanteur de tête, mais on se jette dans le tremblement et les vapeurs; on augmente pendant quelque tems ses sensations, mais on en détruit peu à peu le prin-

cipe ; on s'imagine avoir trouvé le secret de guérir ses maladies, mais on en perpétue la source au point de les rendre incurables.

Rien n'est donc plus juste que de conclure, et plus important que de se persuader que l'usage habituel et trop familier du Café nuit à la majeure partie des hommes ; chez les uns il énerve le corps, il affaiblit l'esprit qu'il rend à la longue incapable de toute application ; chez les autres, il émousse le sentiment, rend l'ame paresseuse et inhabile aux actes surnaturels de la vie intérieure ; chez ceux-ci, après avoir ranimé l'esprit pendant quelques années aux dépens des fonctions animales, il rend enfin le corps hypocondriaque, les facultés languissantes, l'ame trop dépendante de son enveloppe ; chez ceux-là, il devient une source féconde de maladies, il consume et détruit insensiblement la force de leurs organes toujours agités, en pervertit le mécanisme, ouvre la porte aux maux de nerfs, à l'apoplexie, à la paralysie, aux convulsions ; tristes exemples qui devraient apprendre à ceux qui sont sages à ne point sacrifier leurs plus chers intérêts à la légère satisfaction qui se trouve dans l'habitude de ce qui n'est pour l'homme qu'un agréable poison.

Après avoir examiné la question du bien et du mal que l'usage habituel du Café peut faire à la santé de ses partisans, voyons si le même usage peut se concilier avec les intérêts de l'état.

Plusieurs auteurs ont entrepris de prouver que l'habitude de prendre journellement et abondamment du Café, rendait les hommes et les femmes inhabiles à la génération. M. *de St.-Yon* présida, en 1695, dans les écoles de la faculté de Médecine de Paris, à une thèse

qui avait pour titre : « *An ab immoderato potu decocti Cafe sterilitas ?* » sa conclusion fut affirmative. On sera cependant d'un sentiment opposé, si l'on fait attention que la plupart des pays de l'Europe ne sont pas moins peuplés aujourd'hui qu'ils ne l'étaient avant que cette liqueur s'y fut introduite. On a beau citer des traits répandus dans les livres d'histoire, pour prouver que le Café n'a que trop souvent privé les hommes de la faculté de concourir à la reproduction de leurs semblables ; ces traits ne sont autre chose que des anecdotes imaginées par de mauvais plaisans. Telle est celle qu'on rapporte au sujet de l'impuissance de *Mahmud-Kasnin*, Roi de Perse. Ce grand preneur de Café était de la constitution la plus froide. Sa femme, vivement persuadée que cette liqueur en était la cause, voyant un jour de sa fenêtre un cheval qu'on allait priver des marques les plus caractéristiques de son sexe, dit à ceux qui conduisaient cet animal, qu'ils pouvaient se dispenser de lui faire souffrir une opération aussi cruelle, puisqu'en lui donnant du Café on pourrait le rendre aussi énervé que le Roi.

Quoique l'expérience soit contraire à l'opinion de ceux qui ont accusé le Café de causer la stérilité chez les deux sexes, il n'est pas moins vrai que cette liqueur contribue à la dépopulation, mais c'est en affaiblissant les mères, et plus encore les enfans qu'elles mettent au monde. Des filles qui dépérissent par les vapeurs qui les tourmentent, que les pertes blanches plongent dans la langueur en consumant les déplorables restes de leurs forces, croient trouver dans le mariage un remède à de si grands maux, et ne discontinuent point l'usage du Café qui en est la cause ; elles deviennent enceintes,

la pâleur achève de défigurer leurs visages que tout l'art imposteur de la toilette réussit à peine à rajeunir; le corps perd le peu d'embonpoint qu'il avait conservé et s'exténue sensiblement par le dégoût qui augmente de jour en jour la répugnance pour la nourriture; l'esprit agité par le trouble des passions qui portent au chagrin, n'en est que plus travaillé, lorsque la crainte de l'avenir affecte encore l'imagination : en un mot, le tems de la grossesse est un long martyre qui vient mettre le comble au dépérissement dont elles sont menacées avant les noces. Les momens de joie passagère qui avaient répandu une ombre de sérénité sur les premières semaines de l'union conjugale, ne sont point remplacées par la joie plus durable que devrait occasionner l'approche des couches, ainsi que l'attente d'un héritier après lequel il est si naturel d'aspirer. Le travail de l'accouchement se déclare et l'on tremble, parce que la sensibilité dépendante de la faiblesse des nerfs redouble bientôt les accès de vapeurs, amène les spasmes, quelquefois les convulsions, et prolonge ainsi la durée des efforts que la femme fait d'autant plus inutilement par intervalle, qu'elle y trouve un obstacle de la part des agens qui doivent le terminer. Comme dans cet état l'accouchement est nécessairement laborieux, le calme qui suit les attaques nerveuses ne donne pas toujours plus d'efficacité aux moyens qu'on emploie pour la conduire à sa fin. La femme n'a plus la vigueur convenable pour aider la nature dans les circonstances favorables qui se présentent; et de là il arrive que l'enfant faible lui-même, d'ailleurs mal nourri, trouve souvent la mort aux portes de la vie, ou naît sans laisser beaucoup d'espérance qu'il jouisse long-tems de la lu-

mière. D'autres maux viennent troubler le tems des couches qui se passe dans de nouvelles craintes. On plaint la femme d'avoir acheté la maternité à si haut prix ; et si le fruit qu'elle a donné subsiste encore, on s'attriste de voir qu'il ne soit qu'un avorton que les plus grands soins auront peine à fortifier.

Je suis éloigné de penser que tel soit toujours le rôle de la grossesse et des couches chez les mères de petite complexion, même chez celles qui sont valétudinaires par tempérament, on voit les unes et les autres mettre au monde des enfans bien portans, parce qu'ils sont nourris de bons sucs, et qu'un régime déplacé n'en a point altéré la consistance naturelle ; mais les femmes qui abîment leur santé par l'abus du Café, rendent tout à la fois les liquides vicieux, et les solides faibles et énervés. Dans cet état, elles ne peuvent guère contribuer à la population ; parce que l'extrême sensibilité nerveuse qu'a excité en elles l'usage habituel de cette liqueur, est un obstacle à la durée de la fécondité, et un plus grand encore, soit à la conservation du produit de la conception, soit au prolongement de l'existence du peu d'enfans qu'elles mettent au monde. Tout au moins s'ils vivent ces enfans, ils n'ont point cette constitution vigoureuse qui aurait donné l'espérance de les voir un jour utilement employés au service de la Patrie.

L'Europe est pleine d'enfans faibles, et jamais on n'a tant écrit sur les moyens qui peuvent les rendre plus forts ; preuve certaine de la persuasion où l'on est qu'il est tems de veiller de plus près à la restauration de l'espèce humaine qui se dégrade. Au milieu des auteurs dont la plume s'est exercée sur cette matière, on re-

marque le citoyen de Genève, qui a imaginé ou plutôt renouvellé, une méthode d'affermir la constitution des enfans, en exposant leurs corps à toutes les vicissitudes de l'air par la légèreté des habillemens, par la nudité de la tête : les lotions ou bains d'eau froide, sont encore employés à cet effet.

Semblables aux Athéniens, nous ne voudrions que des enfans forts et vigoureux, mais nous ne songeons point, comme eux, à éloigner des mères tout ce qui peut altérer la bonté du tempérament. Plus ressemblan aux Spartiates, qui voulaient que les anciens de chaque tribu visitâssent les enfans nouveaux-nés et fissent périr ceux qui étaient mal sains et mal constitués, nous exposons au danger de mourir les enfans languissans et maladifs, parce que dans l'emploi des moyens accrédités par le système d'éducation physique à la *Jean-Jacques*, nous ne distinguons point assez ceux à qui ils peuvent être nuisibles. La méthode est bonne en elle-même, mais il faut que ses vues soient bien dirigées, sans cela on risque de diminuer le nombre des enfans par une mort prématurée, ou de multiplier les infirmités du premier âge.

C'est en vain qu'on s'occupe des moyens propres à procurer à l'enfance le germe de cette force qui doit donner à l'état des hommes robustes et d'une santé inaltérable. On n'atteindra jamais à ce but intéressant, et les soins qu'on prendra à cet égard seront inutiles, tant qu'on ne songera pas à rendre les mères plus saines et plus vigoureuses par la réforme des abus qui dégradent leur constitution. Que peut-on attendre de ces femmes qui vivent dans la molesse et dans l'inaction, et dont le mauvais régime diminue encore la santé ? des des-

cendans d'autant plus misérables du côté de la force de leur tempérament, que les pères n'ont souvent porté dans le lit nuptial que les restes languissans d'une jeunesse énervée par la débauche.

Laissons pour un moment l'énumération des effets que produit l'abus du Café, relativement à la délicatesse dont il menace tant d'individus, et voyons si le même abus n'a point d'influence sur la difficulté qu'ont aujourd'hui la plupart des mères à alaiter leurs enfans; la nature leur en a fait un devoir, et toutes les considérations physiques, morales et politiques se réunissent à exiger d'elles de le remplir; il n'est cependant que trop commun de voir une infinité de femmes, non-seulement dans les classes les plus distinguées de la société, mais encore dans la classe moyenne, qui manquent de lait après leurs couches, et qui, malgré leurs désirs et toute leur tendresse pour leur enfant, ne peuvent le nourrir elles-mêmes. Il semble que la nature leur ayant donné des mamelles comme aux paysannes elles devraient avoir du lait pour s'acquitter de toutes les fonctions de mères; aussi se plaignent-elles d'autant plus amèrement de cette privation, qu'elles sentent combien est barbare la coutume d'abandonner leurs enfans, dès l'instant de leur naissance, entre les mains de nourrices mercenaires!... Mais quelle est la cause de cette suppression de lait? je ne voudrais pas l'attribuer uniquement au Café, dont le sexe fait un usage si abusif, je suis cependant tenté de croire qu'il y contribue beaucoup. Des femmes qui font passer journellement dans leur sang des principes acrimonieux, dont la masse est augmentée par un régime échauffant à bien d'autres égards; des femmes abîmés par des pertes blanches qui

leur causent un tel dépérissement des forces, qu'elles ont peine à soutenir le moindre exercice sans en être excédées; des femmes sujètes aux affections nerveuses qui supposent beaucoup de délicatesse dans le tissu des parties, et par une suite plus nécessaire, plus de dérangement encore dans les secrétions; de telles femmes sont-elles en état d'avoir du lait, ou d'en avoir assez pour nourrir leurs enfans ? l'expérience prouve la négative.

Après avoir examiné les suites fâcheuses de l'abus du Café, relativement aux enfans qui naîtront de pères et de mères affaiblis par cette boisson, après avoir fait sentir combien on doit craindre que les générations futures ne soient composés d'une infinité de sujets incapables d'employer leurs bras au service de la société et de l'état, attachons-nous à ce qui regarde les gens de lettres, et généralement tous ceux qui s'occupent du travail de l'esprit : l'usage habituel du Café les expose à tomber dans cette inutilité désolante qui est si contraire à leur goût pour l'application; pleins de zèle pour s'acquitter des devoirs de la profession qu'ils ont embrassée, pleins de dispositions pour enrichir le public des fruits inestimables de leurs talens, ils se voient arrêtés au milieu de leur brillante carrière par des vertiges, des étourdissemens, des tremblemens de mains, des terreurs paniques, des accès de mélancolie, et ils ne se doutent pas que c'est à l'abus du Café qu'ils doivent attribuer tous ces maux; ils se trouvent bien de prendre cette liqueur qui semble vivifier leur esprit, mais dupes du remède séduisant, qui devient poison par la continuité de l'usage, ils ne s'appercoivent du tort qu'il leur fait que lorsque le trouble est parvenu jusqu'à ébranler l'i-

magination et la jeter dans les prestiges de l'hypocondrie. Je ne crains point de me soumettre au jugement des personnes qui ont été les victimes de leur goût pour le Café, je les prie d'être sincères, à condition qu'elles disent si les symptômes avant coureurs, dont je viens de faire l'énumération, n'ont point commencé à se déclarer avant même qu'elles soupçonnassent que cette liqueur en était la cause.

La perte ou l'inutilité des sujets destinés au service de l'état, chacun dans le genre des fonctions auxquelles la Providence les a destinés, est assurément le plus grand des maux politiques, mais l'excès de la dépense que le Café occasionne dans l'étendue de l'Empire, en tout tems depuis qu'il est en usage, mais particulièrement depuis plus de vingt ans de guerre continuelle, en est un qui mérite bien de l'attention, à cause du vide énorme qu'il cause dans les finances. Si je jette un coup-d'œil sur ce qui se passe dans le conseil des maîtres de la terre, j'y vois cependant beaucoup d'indifférence sur l'importation de ces graines étrangères dans les pays soumis à leur empire; quoique les droits qu'on lève sur l'entrée de cette marchandise, presque toujours inutile ou nuisible à leurs sujets, ne soient rien en comparaison de l'immense exportation d'argent qui augmente d'une année à l'autre; quoique le sucre, qui est si cher, et dont la consommation est devenue si considérable par la nécessité d'en assaisonner le Café, soit une cause accessoire qui fait monter cette exportation encore plus haut; le silence des financiers me donne lieu de croire que les sommes qu'on emploie à l'achat de ces deux productions, toutes grandes qu'elles soient, ne porte point autant de préjudice aux intérêts des souverains que

certains spéculateurs ont voulu le dire ; ils conviennent que les puissances qui cherchent à encourager le commerce de leurs colonies, doivent protéger celui du Café dans leurs états d'Europe ; mais ils pensent différemment à notre égard, puisque nous n'avons point de correspondance immédiate avec les habitans des pays qui produisent le Café ; ils ajoutent même qu'en donnant notre argent à nos voisins, en troc de ces fèves si recherchées aujourd'hui, nous le donnons les trois quarts du tems en pure perte, en raison du tort sensible qu'elles font à la santé du peuple qui en fait un si grand usage. L'abbé *Raynal*, dans son histoire politique des établissemens et du commerce des Européens dans les deux Indes, évalue l'exportation du seul Café Moka à 12,550,000 livres pesant ; si l'on ajoute à cela la prodigieuse quantité de Café Java, Surinam, Bourbon et de la Martinique qui entre annuellement en Europe, il est facile de concevoir que le total qu'on y consume doit être immense. On a vu, par la notice que j'ai donnée sur la ville de Mons, que la consommation du Café qui s'y débite au détail et au petit poids est de 195,000 livres par an, non compris celui vendu dans les maisons publiques et celui employé chez les gens aisés qui ont leurs provisions particulières ; qu'on parte de cette donnée pour chercher la consommation qui s'en fait dans toute l'étendue des départemens du Nord et des pays conquis, et ensuite dans tout le reste de l'Empire, on verra que ce calcul touche presque à l'infini ! . . .

On a vu en différens tems, dans les papiers publics, que différens Princes d'Allemagne avaient ouvert les yeux sur le dommage physique et politique que le Café causait à leurs états ; les uns en ont absolument interdit

l'entrée, les autres l'ont mise à si haut prix, et encore avec de telles conditions dans la vente de cette marchandise, qu'il n'est guère possible que la classe inférieure du peuple puisse continuer son usage abusif. Si l'on joint aux différentes considérations qui ont été développées celle de la sortie du numéraire que l'abus du Café occasionne dans tous les pays, on y trouvera une raison de plus en faveur des édits que différens souverains ont fait publier. Le roi de Prusse (le grand *Frédéric*) a évalué à la somme de 7 ou 800,000 rixdallers l'argent qui s'exporte annuellement de ses états pour l'achat du Café; à quatre livres dix sols tournois de France le rixdaller, voilà près de 4,000,000 de nos livres.

Il me paraît inutile de pousser plus loin l'examen de la question proposée, puisqu'il est clair que l'abus qu'on fait du Café procure aux hommes tous les maux dont je l'ai rendu coupable, et qu'il cause un préjudice sensible aux intérêts de l'état. On ne saurait donc trop inculquer aux personnes de toute condition, et notamment au peuple, la nécessité de la réforme. Qu'on s'abstienne du Café, c'est le parti le plus sage; qu'on n'en use qu'avec beaucoup de modération dans le besoin, c'est une condition sans laquelle il nuit; qu'on ne croie pas que s'il fait du bien, il ne puisse pas à la longue faire du mal, c'est une erreur: qu'on ne se rende pas esclave de son goût et de l'habitude, se laisser dominer par l'un, c'est fantaisie; par l'autre c'est faiblesse.